

ANDREW J. DIAMOND MEAN STREETS: CHICAGO YOUTHS AND THE EVERYDAY STRUGGLE FOR EMPOWERMENT IN THE MULTIRACIAL CITY 1908-1969

Berkeley, University of California Press, 2009, XIII-396 pages.

Sébastien Chauvin

Presses de Sciences Po | *Critique internationale*

2013/1 - N° 58
pages 181 à 185

ISSN 1290-7839

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-critique-internationale-2013-1-page-181.htm>

Pour citer cet article :

Chauvin Sébastien, « ANDREW J. DIAMOND Mean Streets: Chicago Youths and the Everyday Struggle for Empowerment in the Multiracial City 1908-1969 » Berkeley, University of California Press, 2009, XIII-396 pages., *Critique internationale*, 2013/1 N° 58, p. 181-185. DOI : 10.3917/crii.058.0181

Distribution électronique Cairn.info pour Presses de Sciences Po.

© Presses de Sciences Po. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

ANDREW J. DIAMOND

Mean Streets: Chicago Youths and the Everyday Struggle for Empowerment in the Multiracial City 1908-1969

Berkeley, University of California Press, 2009,

XIII-396 pages.

par Sébastien Chauvin

Si l'histoire raciale de Chicago au XX^e siècle fut marquée par la violence, Andrew Diamond nous rappelle, après bien d'autres, que celle-ci a d'abord et majoritairement été le fait des blancs. À partir des années 1910, les populations issues des vagues d'immigrés les plus récentes, notamment les Irlandais, les Italiens et les Polonais, voient l'arrivée massive des noirs en provenance du Sud du pays comme une menace pour leur territoire urbain. Dans les quartiers populaires de la ville, il n'est pas rare que des centaines, voire des milliers d'habitants hostiles, et parfois armés, se rassemblent devant une maison nouvellement acquise par une famille noire au-delà des limites d'un ghetto saturé ou devant une école jusque-là réservée aux blancs qui vient d'accepter des élèves afro-américains. Ces accès de violence collective, que leur récurrence sur plusieurs décennies situe parmi les mouvements sociaux les plus importants du siècle, contribuent à créer parmi ces populations un sentiment croissant d'appartenance à une même « race » blanche, emmenée par la majorité protestante du pays et comprenant les groupes issus des diverses nationalités européennes, désormais réduites à de simples variantes « ethniques », solidaires face au nouveau péril noir. Loin d'être une réaction tardive au mouvement des droits civiques ou à l'activisme radical noir des années 1960, la vague conservatrice qui a mené Richard Nixon puis Ronald Reagan à la présidence des États-Unis s'est d'abord ancrée – du moins en ce qui concerne Chicago – dans les conflits urbains de la période étudiée ici (1908-1969), causes plus que conséquences de l'émergence d'une conscience politique afro-américaine.

Dans la lignée du célèbre *Making the Second Ghetto* de Arnold Hirsch¹, l'histoire

1. Arnold R. Hirsch, *Making the Second Ghetto: Race and Housing in Chicago, 1940-1960*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983 (University of Chicago Press, 1998).

urbaine étatsunienne a mis au jour à la fois l'antériorité chronologique de la « réaction » blanche, son ancrage urbain et sa dimension de protestation collective consensuelle. Elle a cependant eu tendance à minimiser deux faits importants : la jeunesse des acteurs de ces violences, d'une part, leur organisation en groupes, d'autre part. Dans leur volonté de contrer le mythe policier d'éléments marginaux échappant au contrôle de leur communauté et seuls responsables de l'anomalie raciste, les historiens ont en effet préféré avancer que ces foules regroupaient toutes les générations et conjuraient par les actions les plus brutales de quelques-uns l'angoisse collective de leur devenir racial en suspens.

Toutefois, cet argument lui-même exige d'opérer une distinction entre la foule en colère de ces rassemblements et l'avant-garde active du combat contre l'intégration raciale. C'est précisément sur cette avant-garde réactionnaire, composée de jeunes gens souvent en phase de transition entre l'école et le travail, et organisés en clubs ou en gangs, que se concentre A. Diamond dans *Mean Streets*. L'auteur se propose d'élucider les ressorts d'une telle centralité de la jeunesse dans l'histoire raciale du siècle. Le défi est audacieux, tant il est plus facile de calculer des indices objectifs de ségrégation que de capter l'émergence plus imperceptible d'une classe d'âge ou les lentes transformations d'une conscience ethnique. Pour mener à bien ce projet, A. Diamond fait appel à tous les outils de l'histoire sociale et culturelle, fouillant aussi bien les archives des organisations de travailleurs sociaux (telle la Hull House de Jane Addams) que les travaux des premiers étudiants en sociologie de l'Université de Chicago, tout en mobilisant régulièrement des analyses plus théoriques, empruntées à l'anthropologie, à la sociologie des mouvements sociaux et aux *cultural studies*.

Pourquoi cette importance des jeunes ? D'abord parce que ce sont eux qui fréquentent le plus les équipements publics, les lieux de loisir et les établissements commerciaux, autant d'espaces dont le caractère racialement mixte tranche avec la ségrégation de l'espace résidentiel. L'auteur souligne le rôle ambigu du mélange interracial, qui, d'un côté, crée une proximité paradoxale, notamment par le biais des cultures musicales et récréatives noires ; de l'autre, renforce les occasions de conflits et les « stratégies d'altérité ». Ces conflits sont collectifs et se déroulent le plus souvent entre hommes : les clubs d'athlétisme et les gangs sont des lieux propices aux rites de masculinité, compléments ou substituts à ceux du monde du travail et susceptibles d'être canalisés vers la défense d'un ordre ethnoracial perçu comme menacé, et ce d'autant plus que la menace est incarnée par des groupes de jeunes rivaux. Ainsi, ce sont les membres des clubs d'athlétisme, notamment irlandais, qui ont été à l'origine des grandes émeutes raciales de 1919, ces dernières n'ayant pris de l'ampleur que parce que les Afro-Américains avaient décidé pour une

fois de ne pas se laisser faire.

À cette époque pourtant, l'identité nationale et religieuse des organisations de jeunes l'emporte sur leur identité raciale : si elles sont le bras armé de la violence anti-noirs dans beaucoup de communautés blanches « ethniques », ces organisations se mobilisent également contre le Ku Klux Klan anti-catholique ou se battent entre elles, comme par exemple les Irlandais et les Polonais. Quant à la communauté adulte, elle se projette dans ses jeunes et dans leurs possibilités d'avenir qu'elle interprète comme le symbole et la mesure de son destin collectif, même si, dans chaque groupe ethnique, les parents entretiennent une relation ambiguë avec les gangs de jeunes, qui menacent d'éloigner leur progéniture de leurs racines. Lieux de résistance à l'institution scolaire, les gangs n'en sont pas moins le fruit, dans la mesure où ils manifestent la conscience générationnelle et la rupture culturelle avec le groupe ethnique et linguistique d'origine que l'école inculque la plupart du temps. L'auteur décrit par ailleurs la multiplication après 1945 des gangs de filles, bien loin des clichés du retour des femmes au foyer qui touchent alors les classes moyennes.

A. Diamond restitue également la situation des Mexicains et des Portoricains, que leur position intermédiaire dans la structure raciale pousse tantôt à des stratégies d'emprunt de formes d'action et de conscience nées dans la communauté afro-américaine, tantôt à des stratégies de distanciation vis-à-vis de cette communauté face au risque d'être confondus avec elle. Certains Portoricains prennent ainsi l'habitude d'exagérer leur accent « latino » ou de mal parler l'anglais pour avertir leurs interlocuteurs qu'ils ne sont pas noirs. Il en va de même pour les jeunes Mexicains dont certains gangs excluent les Portoricains (associés au groupe des noirs) et se reconnaissent parfois dans les combats du « *White Power* ».

Alors que l'immigration des noirs à Chicago s'accélère au début des années 1940², les gangs de jeunes blancs prennent de plus en plus la rue sous la bannière de la « blancheur », au-delà de la seule défense de leur quartier. Ainsi vont-ils prêter main forte à d'autres mobilisations « blanches » parfois éloignées de leur lieu d'habitation. La peur du déclin qui les mobilise est due non seulement à l'arrivée de familles noires dans des zones jusque-là occupées par les « blancs ethniques », mais aussi au départ progressif de leurs voisins et amis blancs pour des quartiers socialement et économiquement plus favorisés. C'est par ailleurs durant cette même décennie que les groupes de jeunes noirs adoptent une organisation plus formelle et une posture plus offensive. Il devient dès lors plus dangereux pour les blancs de se rendre dans les quartiers noirs.

Jusqu'au milieu des années 1950, les groupes de jeunes s'affrontent surtout

2. En 1950, ils représentent 14 % de la population de la ville ; en 1962, 25 %.

entre eux autour d'enjeux de territoire, même s'ils se réfèrent plus qu'à la période précédente à une compétition ethnoraciale censée couvrir l'ensemble de l'espace national. C'est seulement au début des années 1960 que l'État lui-même devient, pour les blancs comme pour les noirs, mais pour des raisons opposées, la principale cible du mécontentement. L'État a joué un rôle important, même si non avoué, dans le maintien de la ségrégation résidentielle des noirs ; sa responsabilité devient manifeste dès lors que la protestation afro-américaine délaisse les conflits inter-groupes pour se tourner vers les violences policières, réclame la déségrégation des écoles et, dans les années 1970, revendique une place pour l'histoire afro-américaine dans les programmes d'enseignement.

Les organisations des droits civiques et celles du *Black Power* se développant, les gangs noirs, dont le recrutement s'est intensifié et qui regroupent désormais chacun des centaines de membres, voire des milliers pour certains, se pensent dans leur majorité comme faisant partie d'un mouvement plus large. Leurs dirigeants sont d'ailleurs courtisés par les représentants de ces organisations pour leur capacité de mobilisation. Lors de son passage à Chicago durant l'été 1966, Martin Luther King les rencontre à plusieurs reprises, et dès la fin du mois de juin, la Southern Christian Leadership Conference qu'il dirige organise à l'hôtel Sheraton la Première Convention annuelle des gangs, à laquelle sont invités plus de cinquante jeunes dirigeants. Les gangs noirs sont alors un vecteur important de la popularité du *Black Power*, alors que ce dernier dénonce les limites de la stratégie « intégrationniste » de Martin Luther King. Pour A. Diamond, cette préférence pour le *Black Power* plutôt que pour les organisations plus classiques du mouvement des droits civiques est due à la prédilection des gangs pour la confrontation localisée et l'auto-organisation communautaire offensive plutôt que pour la non-violence, les discours plus abstraits sur les droits et l'interpellation d'un gouvernement fédéral qui leur paraît bien éloigné. D'ailleurs, les gangs sont également sensibles à l'action communautaire de quartier d'organisations proches du *community organizing* promu par Saul Alinsky, dont les objectifs pourtant moins radicaux, tels que la défense des locataires contre les propriétaires, leur paraissent plus concrets.

Sur le plan politique, la période est néanmoins propice à la formation d'une grande coalition progressiste. En 1967, face aux émeutes noires qui ont secoué plusieurs grandes villes du pays, le gouvernement fédéral de Lyndon B. Johnson décide d'intégrer les gangs dans son plan d'action sociale. Désormais, certains financements ne sont accordés aux associations locales qu'en fonction de leur capacité à impliquer les gangs de jeunes. Dans la communauté noire, ceux-ci sont alors très probablement au sommet de leur légitimité. Toujours en 1967, l'Office of Economic Opportunity de Washington décerne une bourse de près

d'un million de dollars à une organisation locale de Chicago travaillant en tandem avec deux gangs, les Blackstone Rangers et les Devil's Disciples. En 1968, le gang chicagolais des Vice Lords, devenu lui-même une association, obtient 15 000 dollars de la fondation Rockefeller. L'année suivante, Fred Hampton du Black Panther Party de l'Illinois lance la « Rainbow Coalition » et Jesse Jackson mène campagne contre la discrimination des noirs dans la construction : dans chacune de ces deux démarches d'unification progressiste, les gangs noirs de la ville se voient attribuer un rôle clé.

Pour A. Diamond, ce n'est donc pas un hasard si c'est précisément en 1969 que le maire de Chicago, Richard J. Daley – membre du club d'athlétisme irlandais de la ville dans les années 1920 –, déclare la « guerre aux gangs ». Dans l'intention de tuer dans l'œuf la nouvelle unité progressiste qui menace sa machine municipale, il décide d'isoler les gangs noirs et orchestre pour cela une campagne d'infiltration non seulement de ces derniers mais aussi des organisations du *Black Power*. Sa Gang Intelligence Unit (GIU) est appuyée au niveau fédéral par le programme COINTELPRO du FBI, qui vise majoritairement les Black Panthers. Les agents infiltrés ne se contentent pas de récolter de l'information, ils travaillent également à provoquer des divisions entre gangs et organisations politiques. Si les tactiques policières ont joué un rôle majeur dans l'échec de la coalition progressiste et le maintien en place de la machine municipale, A. Diamond rappelle que les sources de division étaient de toute façon nombreuses, et ce bien avant les menées de Daley, notamment entre les gangs dont l'action était principalement tournée vers la défense de leur territoire et les organisations « nationalistes » noires qui visaient un combat plus global. Les efforts progressistes finissent néanmoins par porter leurs fruits, et le 29 avril 1983, Harold Lee Washington devient le premier maire noir de Chicago. Hélas, l'apparition du crack a déjà détourné les gangs de jeunes noirs de la politique pour les transformer en entreprises autrement plus lucratives et violentes, en phase avec la nouvelle décennie. ■

Sébastien Chauvin est maître de conférences en sociologie à l'Université d'Amsterdam et chercheur au Amsterdam Institute for Social Science Research. Il a publié notamment *Les agences de la précarité : journaliers à Chicago* (Paris, Le Seuil, 2010) et *Introduction aux études sur le genre* (avec Laure Bereni, Alexandre Jaunait et Anne Revillard, Bruxelles, De Boeck, 2^e édition, 2012).

chauvin@uva.nl